

Je suis venu parce que je t'aime

Faut pas le dire / faut plus en parler / faut pas / veux pas / veux pas raconter les rats qui grignotaient les pieds dans la cale dont l'air était si lourd que même la flamme d'une bougie ne pouvait pas rester éclairée. Punto / punto / punto.

Je suis venu parce que je t'aime.

Je t'ai chopé à l'angle de cette rue bleue qui dégringole vers le Malecón. Cette rue empruntée tous les matins à vive allure pour rejoindre la douce conversation de Silvio. J'ai foncé sur toi comme un dingue. Je ne t'ai pas demandé d'autorisation. T'as rien dit, je l'ai pris pour un assentiment. Je me suis découvert magnifique, avec mon sale short de colon à pois bien ronds, ma gueule en vrac écrasée de chaleur, mes cheveux en désordre collés par le sucre du rhum de la veille. Tout un monde de pourriture nettoyée brusquement par cette rencontre.

Veux pas.

J'ai posé à tes pieds mes roses de plastic en technicolor, me suis lové, de ma valise de magicien j'ai fait sortir les habits de lumière, les photos, des bouts de carnage de mon passé. Mais aussi l'or et l'argent pour t'éblouir.

J'ai mis tout cela aux pieds de ton sourire.

J'ai couru comme une folle j'ai rigolé comme la grande Rosita Fornes dans ce film des années cinquante que je regarde en boucle.

Tu m' observes tu m' explores tu me demandes qui je suis. Je crois savoir qui tu es. J'aimerais que cela marche entre nous. Je compte sur ta fraîcheur.

(Le personnage fait un geste)

Je suis venu sans idée particulière.

Ma nudité ton sexe

m'ont conduite à cet endroit un peu à l'écart, où la mer bat la côte avec une puissance inouïe.

Ça aurait pu marcher entre nous... ça aurait pu marcher. Je suis Rosita la Cubana. Je me suis mise à l'Espagnol comme on entre en religion, avec un sérieux qui déchaîne les rires des tristes turquoises.

Oh la belle pierre sertie de diamants multicolores ! Je suis l'homme à tête / en tête à tête / en tête de cette exclamation.

Le naïf c'était moi, avant que je plonge dans ton odeur.

Ma musique rejoint celles des utopies, je suis l'histoire avec un grand H, tatoué de tout cela, cette faille vertigineuse entre deux mondes, deux amours. Je ne peux pourtant pas m'empêcher d'être un peu sur l'autre île, celle qui se noie à quelques encâblures.

J'ai déchiré mon short touristique pour en faire des lacets, tresser une cordelette. Je crois qu'à un moment ou à un autre je déciderai d'en finir. Je le crois vraiment. J'irai étrangler le poulet de plâtre peint qui trône. Je te le promets. Tu t'en fous mais je te le promets quand même, tandis que tu m'étouffes avec ta bite bien dure de bon camarade. Tu me coupes le souffle. Tu fais chier camarade. Tu me fais chier mon camarade de ne pas vouloir obéir à l'histoire que j'invente et de te satisfaire de ton petit va-et-vient.

Ceux qui ont fait disparaître le poulet ont eu une très bonne idée. Cette bête finissait par être insupportable avec ses ailes rognées par des années de servitude.

Suis malheureux comme une larve tandis que je déjeune avec toi. Je te regarde engouffrer avec voracité la viande le riz et les haricots noirs. Tu essuies une larme en reniflant, m'assurant que la sauce qui accompagne mon coeur est un peu trop pimentée. Mais je le sais bien, c'est mon manque d'appétit qui te soucie n'est-ce pas ? C'est lui qui te fait pleurnicher.

Lorsque tu me donnes une petite claque, je prends cela pour une attention particulière, un joyeux défi d'adolescent jouant avec sa force. Une compétition ludique.

La deuxième est plus forte et je rechigne un peu plus pour continuer de manger, avec ce goût de sang dans la bouche. Je t'explique, mon coeur je le connais bien et il ne me semble pas possible de le découper ainsi pour le faire frire, puis de le servir accompagné de ces putains de haricots noirs qui me sortent par les yeux. Je remarque alors ce couteau qui brille sur la nappe tachée de sauce pimentée mêlant sang et riz éjectés de l'assiette.

De toute façon, toi aussi tu as participé à cette course de bateaux envahis par des rats qui heurtaient les coursives dans des bruits de chairs flasques.

Si je me lève, mes colliers de sorcière vont faire un potin de tous les diables. Je glisse du lit à tâtons. Je te frôle te hume un peu, laisse mes doigts suivre la délicate empreinte d'une veine. Je vais m'asseoir dans le fauteuil de velours. Je te regarde avec attention. Je flotte. Tu me dis soudainement de ta jolie voix basse : "Tu sais je ne dors plus. T'as pas envie d'un café bébé ?" .

Je me rallonge et c'est dans cet instant indéfini que je comprends mieux la douceur, le souvenir de cette douceur disparue, enfuie, qui m'habitait et qui ne reviendra plus jamais jamais plus plus jamais punto punto punto.

(Pas de noir, fin).

.....